

chapitre
6

1974

102

Questa duplice venuta di J. Lacan a Roma – grazie all'iniziativa di M. Drazien – si è articolata in due momenti:

Il 22 marzo J. Lacan pronuncia alla Clinica delle malattie nervose e mentali di Roma una conferenza dal titolo:

La logique et l'amour

L'indomani si presenta al pubblico, al Centre Culturel Français, per rispondere alle domande che gli saranno poste.

103

Milano, 30-31 marzo 1974

Milano, 30 marzo 1974

J. Lacan accetta l'invito ad incontrare il gruppo costituitosi a Milano con il nome di «Scuola Freudiana». L'incontro si svolge il 30 marzo in una sala del *Centre Culturel Français* di Milano per l'ospitalità cordiale dell'allora Direttore A. Riottot, presente all'incontro.

A Lacan era stato inviato in precedenza un elenco di questioni – qui riportate nell'Annesso di p. 259 – elaborate in precedenti riunioni del gruppo, alle quali J. Lacan risponde parzialmente, e facendole precedere da un discorso preparato che si leggerà.

Il titolo redazionale dato al testo è: *Alla «Scuola Freudiana»*.

I soli tagli intenzionali al testo riguardano, nella sua seconda parte, solo numerosi dei brevi dialoghi intrattenuti da Lacan con i singoli partecipanti, allorché tali dialoghi sono apparsi ripetitivi.

Milano, 31 marzo 1974

J. Lacan accetta l'invito ad incontrare il gruppo costituitosi a Milano con il nome di «Semiotica e psicoanalisi», nella sede di questo. Egli non vi pronuncia un discorso, ma ascolta una serie di brevi esposizioni di lavori diversi di partecipanti del gruppo, interloquendo volta per volta con ciascuno di essi.

chapitre
6

1974

102

Questa duplice venuta di J. Lacan a Roma – grazie all'iniziativa di M. Drazien – si è articolata in due momenti:

Il 22 marzo J. Lacan pronuncia alla Clinica delle malattie nervose e mentali di Roma una conferenza dal titolo:

La logique et l'amour

L'indomani si presenta al pubblico, al Centre Culturel Français, per rispondere alle domande che gli saranno poste.

103

Milano, 30-31 marzo 1974

Milano, 30 marzo 1974

J. Lacan accetta l'invito ad incontrare il gruppo costituitosi a Milano con il nome di «Scuola Freudiana». L'incontro si svolge il 30 marzo in una sala del *Centre Culturel Français* di Milano per l'ospitalità cordiale dell'allora Direttore A. Riottot, presente all'incontro.

A Lacan era stato inviato in precedenza un elenco di questioni – qui riportate nell'Annesso di p. 259 – elaborate in precedenti riunioni del gruppo, alle quali J. Lacan risponde parzialmente, e facendole precedere da un discorso preparato che si leggerà.

Il titolo redazionale dato al testo è: *Alla «Scuola Freudiana»*.

I soli tagli intenzionali al testo riguardano, nella sua seconda parte, solo numerosi dei brevi dialoghi intrattenuti da Lacan con i singoli partecipanti, allorché tali dialoghi sono apparsi ripetitivi.

Milano, 31 marzo 1974

J. Lacan accetta l'invito ad incontrare il gruppo costituitosi a Milano con il nome di «Semiotica e psicoanalisi», nella sede di questo. Egli non vi pronuncia un discorso, ma ascolta una serie di brevi esposizioni di lavori diversi di partecipanti del gruppo, interloquendo volta per volta con ciascuno di essi.

... Dites-moi, comment est-ce qu'il faut que je parle en français?

est-ce qu'il faut que je fasse très attention à bien articuler, ou bien est-ce que peut-être vous êtes tous capables d'entendre, comme ça, à mi-voix, ce que je peux avoir à dire ...

Est-ce qu'ils veulent en somme que je ... que j'articule très bien ...

Levez la main, écoutez, dépechons-nous.

Bon. Voilà.

Alors, je suis à votre disposition pour répondre à vos questions [1]. J'ai déjà là des questions ... dont je suis très content parce que c'est des questions qui prouvent que ...

est-ce que je parle suffisamment haut? ...

oui

ça va?

c'est des questions qui ... qui prouvent que vous avez vraiment bien travaillé avec Contri, je veux dire travaillé les choses que j'ai écrites, donc je suis très content de ces questions.

Alors ... comme il faut bien que quelqu'un mette les choses en train ... je vais dire un certain nombre de choses ... je vais dire un certain nombre de choses qui ne répondent pas tout de suite à toutes les questions, parce que ça serait très long ... je vais dire un certain nombre de choses que je vais tâcher d'éclairer ... d'éclairer dans leur portée exacte. Ce que j'attends, c'est le minimum de ce que je puisse attendre pour m'être dérangé, n'est-ce pas?

Je ne suis pas ici pour faire du tourisme ni même non plus pour me reposer — ce sont deux choses différentes, n'est-ce pas, le tourisme et le repos.

Mais je suis ici parce que ce que j'attends c'est que

quelque chose se produise en Italie, à savoir qu'un certain nombre de gens ici soient, *soient* je dis, — c'est le verbe *es-se-re* — soient analysés.

Mais ça ne dépend pas de moi. Pour être analyste, ce qui est une position très difficile quoique tout-à-fait conditionnée par le point où nous en sommes, je veux dire que ...

Bonjour!

Venez près de moi, Fachinelli. Venez. Venez, je voudrais vous voir là. Fachinelli est, en somme, la première personne, qui m'a lu en Italie et à qui ça a fait quelque chose.

Alors ... pour que vous soyez analystes, je ne peux pas du tout le vouloir à votre place. Ça doit venir de chacun.

Il y a ... il peut y avoir quelqu'un qui veuille être analyste ... c'est une chose dont certainement il y a demande, d'analystes. Je vous expliquerai pourquoi après. Enfin, ça va venir, pourquoi il y a demande — mais ce n'est absolument pas une raison pour que quiconque y réponde.

Puisque, je viens de vous le dire, c'est une position quasiment impossible.

Donc je ne peux pas le vouloir à votre place. Il faut que ça soit chaque personne qui se tâte là-dessus et qui se décide à vouloir l'être.

Je ne fais, pour qu'il y ait des analystes, aucune propagande.

Je ne vois absolument pas pourquoi ...

Ce n'est pas du tout qu'on n'ait pas besoin d'analystes, en Italie.

On en a sûrement besoin, pour la raison qu'en Italie on est au même point ... que ce point que je vais essayer de définir.

Je vais vraiment essayer de définir pourquoi les choses en sont à ce qu'on ait besoin d'analystes. C'est sûrement vrai pour l'Italie comme partout, d'ailleurs.

Ce n'est pas une raison pour qu'il y en ait ... je veux dire que quelqu'un se dévoue à cette place.

Donc, je ne fais aucune propagande ... Le mot de propagande est vraiment associé, depuis longtemps, à l'idée de foi ... enfin, de *propaganda*, c'est comme-ça, que le mot est né, de *propaganda fide*.

Il y a non plus aucun besoin d'avoir la foi. Je ne vois même pas, quand vous aurez entendu ce que j'ai à vous

dire, quelle foi vous pourrez avoir pour être analystes.

Il y a une nécessité, au point où nous en sommes venus, une nécessité, c'est ce que je dis, à ce qu'il y ait des analystes.

Cette nécessité est liée à quelque chose qui est de l'ordre ...

... on s'est aperçu depuis longtemps que le nécessaire était lié à ce que je vais dire: à savoir que c'est de l'ordre ...

... c'est de l'ordre qu'il y a quelque chose qui est devenu impossible ...

... quelque chose qui est devenu impossible dans la vie, la vie quotidienne des seules gens que nous connaissions, dont nous sachions certainement qu'ils parlent, à savoir ce qu'on appelle généralement les hommes.

Il y a quelque chose qui est devenu impossible du fait d'un certain envahissement ... quelque chose que je pointe comme le réel.

Nos rapports avec le réel ... — ... quand je dis «nos» je parle des êtres parlants — il y a quelque chose qui est devenu impossible d'une sorte d'envahissement du réel qui nous échappe peut-être, mais qui est devenu extrêmement incommode.

Le réel par la science s'est mis à foisonner ... je veux dire que même la façon dont est faite cette table est quelque chose qui a une toute autre insistance que ça a jamais pu avoir dans la vie antérieure des hommes.

J'ai fait allusion à ça à Rome il y a huit jours ... je demande pardon à ceux qui n'ont pas pu venir à ce moment-là ...

Le réel est devenu d'une présence qu'il n'avait pas avant à cause du fait qu'on s'est mis à fabriquer un tas d'appareils qui nous dominent, comme ça ne s'était jamais produit auparavant.

C'est uniquement à cause de cela que nous en sommes poussés à considérer que l'analyse, c'est la seule chose qui puisse nous permettre de survivre au réel.

L'homme a toujours eu très bien le sens de ce qu'il pouvait atteindre de réel. Il en a toujours eu une idée très précise.

Le réel, c'est la seule catégorie dont il puisse savoir quelque chose, et c'est exactement pour ça qu'il a commencé par s'intéresser ... si vous avez le moindre aperçu de ce que c'est que l'histoire du savoir, vous

devez tout de même savoir qu'il a commencé à s'intéresser au *ciel* — ce qui est une chose bizarre, parce qu'il aurait pu commencer à s'intéresser à la terre.

Il a tout de suite très bien compris qu'il ne pouvait s'accrocher qu'au ciel.

Quand je parle du ciel je parle de ce qu'on a appelé longtemps la voûte céleste, à savoir: les choses qui restent toujours dans la même position dans le ciel.

Il a très bien saisi cela: que là il pouvait savoir quelque chose [...] c'est à partir du ciel qu'il a fait, si je puis dire, descendre sur la terre des choses qu'il savait faire.

Il a très bien compris que ... c'est déjà une chose prodigieuse, n'est-ce-pas, complètement prodigieuse qu'il ait tout de suite compris qu'il n'y avait que là qu'il pouvait s'accrocher pour faire ce qu'il n'est arrivé qu'après très longtemps, à savoir toute sorte de petites machines qui, en fin de compte, l'écrasent ... l'écrasent parce qu'en fin de compte ce qui se rapporte à sa *vie* — quand je dis «vie», vous verrez tout à l'heure ce que je veux dire par là — ce qui se rapporte à sa vie, c'est tout autre chose.

Simplement ... l'encombrement que ces petites machines apportent dans sa vie, le mettent dans l'urgence de savoir comment il vit.

Naturellement ... il ne peut en avoir aucune espèce d'idée, puisque les seules choses qu'il puisse vraiment savoir passent par ailleurs ... par ce que j'ai appelé le ciel, qui n'a rien à faire, bien entendu, avec l'idée religieuse du ciel. Elles passent par ailleurs, à savoir par quelque chose auquel il avait accès et, comme il est encombré de tout ce qui lui est revenu de cette considération du ciel, comme il en est véritablement encombré au point que tout peut arriver, il sent le danger ... alors on en est arrivé à penser qu'il y avait des gens qu'il fallait aider à vivre, et pour ça on a élucubré un autre savoir, qui essaye quand même de voir le rapport que ça a, la vie, au savoir.

... Alors, maintenant je vais entrer dans quelque chose qui a l'air ... qui a l'air d'être une philosophie.

Ce que je viens de dire jusqu'à présent, c'est l'évidence, l'évidence que ce n'est pas pour rien que l'analyse — à savoir le besoin qu'ont les gens d'avoir une petite idée de ce qu'ils sont comme êtres vivants — que c'est pas pour rien que ce n'est apparu que de nos jours

... de nos jours à cause de cet encombrement du réel.

[...] Ce n'est absolument pas une philosophie, c'est simplement un ... un certain repérage, une certaine reconnaissance de ce à quoi il faut s'accorder, ce avec quoi il faut se mettre en résonance, pour remplir cette fonction qui est requise par ... disons, quoi? — le monde moderne.

Requise pour qu'il n'y ait pas trop de gens qui soient écrasés par le réel.

C'est pour ça qu'on a besoin de gens qu'on appelle, tout-à-fait improprement, des psychologues.

Les psychologues, c'est un héritage, un héritage d'une certaine idée qu'on se fait des rapports de l'homme avec ce qu'on a imaginé être ... un monde, à savoir quelque chose qui serait fait pour lui.

Alors, ce que j'essaye d'énoncer c'est ce à partir de quoi ... je veux dire le minimum pour que cette pratique soit supportable pour les personnes qui y répondent.

Je veux dire: qui s'offrent, c'est le cas de le dire. Elles s'offrent à remplir cette fonction qui est devenue nécessaire, à savoir pour que les gens aient une petite idée de ce que comporte de survivre à l'entrée d'un réel — d'ailleurs, quand je dis «un réel» je ne fais que de l'histoire — à l'entrée d'un réel qui n'est pas forcément plus réel que n'importe quoi, mais le seul réel qu'ils étaient capables, justement, de faire entrer dans leur vie.

A force de remuer les choses qu'ils n'avaient jamais vraiment pu faire venir que du ciel, ils sont maintenant mangés par le réel.

Le réel, ça ne veut pas dire que c'est vraiment réel ... c'est le seul réel auquel ils étaient capables d'accéder.

Maintenant qu'ils l'ont *matérialisé*, pour appeler les choses par leur nom, ils s'aperçoivent que ça n'a pas beaucoup de rapport avec leur vie de toujours.

Je mets ce mot «vie» entre guillemets parce que ce n'est pas très sûr qu'ils vivent.

La preuve d'ailleurs c'est ce rapport qu'ils ont avec le réel, qui est assurément — maintenant la chose est tangible [*batte sul tavolo*] — quelque chose de très insupportable.

Alors, j'ai essayé de dire le minimum ... le minimum grâce à quoi on pouvait, si je puis dire, faire que, ce réel, on conçoive ce qui arrive avec lui, à savoir que ça nous, je dis, écrase. Ça fait en réalité plus: ça nous empêche de respirer, ça nous étrangle.

Alors, le point où j'en suis ... le point où j'en suis, c'est évidemment ça que reflète la plupart des questions qu'on m'a apportées ... le point où j'en suis est lié à une longue ... enfin, «bataille».

Il y a eu des batailles [2] — c'est pas très français, il faut bien le dire — il y a eu des batailles que Lacan a «combattues». (En français on ne dit jamais «combattre une bataille»: on «livre» une bataille. Mais ça n'a aucune importance. Je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas que Lacan a combattu des batailles, à ceci près qu'on ne combat pas des batailles, une bataille, on combat un adversaire ... etc.)

Alors, en effet j'ai combattu certaines choses ... j'ai combattu certaines choses dans la pensée des analystes.

C'est certain que le fait de croire, de croire, parce que Freud a dit certaines choses, que ça laisse intacte la notion du moi, par exemple, — qui est une chose venue très tardivement dans la pensée, dans la philosophie —, penser que l'inconscient de Freud, ça laissait intact le moi, — je dirais même plus, c'était la première fois qu'on avait osé parler du moi autonome, de l'idée qu'on a une instance, pour exprimer comme s'exprime Freud lui-même, une instance qui serait celle du moi et qui serait une instance distincte de l'inconscient — c'est vraiment une chose qui n'a pu venir à l'idée que de gens qui croyaient devoir expliquer ce qu'ils faisaient d'une certaine façon, à savoir venir au secours d'un moi qui ...

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

L'idée que l'analyste a un allié — parce que c'est comme ça, c'est de là qu'est partie l'idée du moi autonome — un allié dans le moi de chacun, et que ce moi est autonome, c'est une chose qui n'a vraiment pu venir à l'idée que de personnes, dont le but avoué était d'exploiter ce terrain, à savoir qu'ils avaient affaire à des hommes qui souffraient de quelque chose, à savoir de quoi?, à savoir d'un détour de l'histoire du point où nous en sommes de cet envahissement des choses fabriquées — fabriquée selon le modèle céleste, n'est-ce pas?

L'idée d'exploiter ça en leur passant la main dans le dos en leur disant:

«Mais ce qu'il y a à faire c'est de libérer votre moi autonome, de le libérer de tout ça dont il souffre d'une façon patente et dont il n'y a absolument aucune raison

qu'il ne continue pas à en souffrir tout autant — mais puisque vous avez un moi autonome ... vous êtes de coeur avec nous».

C'est très bizarre, c'est un exemple de ce qui n'est pas tellement nouveau, n'est-ce pas: on a réussi pendant des siècles à fasciner beaucoup de gens sur ce que j'appelle de la foi, ... c'est-à-dire à les décaler, les déplacer ... disons le mot: les duper.

Alors, pourquoi les analystes ne continueraient-ils pas ...? La seule chose ennuyeuse ... c'est que ça ne peut plus continuer.

A savoir que ça — faire croire aux gens qu'ils ont un moi, alors que tout va contre — ça ne peut plus marcher.

Ils sont trop écrasés par ce qui est la conséquence de leur savoir — à savoir que leur savoir leur revient en pleine figure et les étrange.

Vous pouvez leur parler de leur moi, comme ça, pendant cent ans, ça ne les améliorera pas.

Moi je veux bien que ça continue.

Je suis sûr que ça ne peut pas continuer, et qu'en tout cas, s'il y a quelque chose dont les analystes sont bien incapables, c'est de faire croire quiconque au moi.

Comme je pense d'autre part que les analystes, en somme, viennent à leur place ... je ne veux pas dire du tout par là qu'ils ont le flambeau de l'espoir ... il sont comme tous les hommes conditionnés, appelés à une fonction, et une fonction qui peut remplir ce dont il s'agit, à savoir si on peut pas savoir des choses qui pour l'instant serviraient ... serviraient ces êtres parlants ... leur serviraient et leur permettraient de s'accomoder des conséquences de leur savoir: il est certain que pour ça il faut en savoir un peu plus.

Et que certainement ce qu'il y a à savoir de plus, ce n'est pas l'existence du moi autonome.

J'essaye de dire le minimum de ce qui résulte de cette expérience, de l'expérience de l'analyste.

Pourquoi est-ce que j'avance ça sous cette forme qui est le noeud?

Le noeud au sens où il y a des choses qui se tiennent ensemble et qui ont un comportement très spécial, le noeud des trois registres ou catégories qui sont le réel, l'imaginaire et le symbolique.

C'est ce qui m'est à moi surgi comme-ça, après un certain temps d'expérience analytique.

Alors je les ai associés, en intercalant des virgules

entre chacun: l'imaginaire, le symbolique, et le réel.

Vous n'êtes pas du tout invités par moi à y croire: vous êtes invités à essayer de vous en servir.

Ça n'est pas du tout une illumination philosophique: je suis parti de mon expérience, et il m'a semblé que ... il m'a semblé que ça rendait compte de quelque chose, à savoir, de comment cette expérience se constitue.

Quand je parle du symbolique, naturellement, il ne s'agit absolument pas de la métaphore, des images, de ce que généralement on appelle le symbole — de ce que Jung, par exemple, appelle le symbole — au sens par exemple où le coeur dessiné serait le symbole de l'amour: ce n'est pas du tout de ça qu'il s'agit.

Quand je parle du symbolique, il s'agit de la langue.

Pour vous la langue ... — que j'écris en un seul mot: je fais *lalangue*, parce que ça veut dire *lalala*, la *lalation*, à savoir que c'est un fait que très tôt l'être humain fait des lalations, comme ça, il n'y a qu'à voir un bébé, l'entendre, et que peu à peu il y a une personne, la mère, qui est exactement la même chose que *lalangue*, à part que c'est quelqu'un d'incarné, qui lui transmet lalangue...

...alors, pour vous lalangue c'est la langue italienne, pour moi, il se trouve que c'est la langue française — puisque c'est celle que m'a enseignée la mère qui était la mienne...

et il me semble difficile de ne pas voir que la pratique analytique passe par là, puisque tout ce qu'on demande à la personne qui vient se confier à vous, c'est rien d'autre: c'est parler.

J'ai vu récemment mon bon maître — puisque c'était bien mon maître, bien avant Freud — c'était Etienne Gilson.

Etienne Gilson était thomiste, et grâce à lui j'ai pratiqué ce vieil auteur, ce vieil auteur qui était loin d'être un idiot, puisque tout ce qu'il dit se tient très très bien, enfin ...

Le bon Etienne Gilson fait l'objection à la *Traumdeutung* de Freud ... d'*écrire*, et d'y écrire, parce qu'il lit Freud, d'écrire les rêves.

Il est certain qu'en effet parler un rêve c'est quelque chose qui n'a rien à faire avec le rêve lui-même, le rêve comme vécu.

C'est ce que m'objecte Etienne Gilson, qui n'est pas freudien.

La différence entre lui et moi c'est que ... j'ai eu une pratique analytique ... et il m'objecte ça, qu'en fin de compte un rêve c'est quelque chose qu'on ne peut pas dire parce que c'est quelque chose de vécu.

Je crois que ... comme il est très vieux maintenant — il a vingt ans plus que moi, ce qui n'est pas peu, puisque j'en ai déjà beaucoup, d'années — j'ai pas pu arriver à lui faire saisir qu'il apportait de l'eau à mon moulin: à savoir que c'est justement de ne prendre le rêve qu'une fois bel et bien, pourquoi pas le dire?, traduit dans *lalangue*, que je veux bien que ça soit un vécu.

A part ceci: que comme je ne sais pas qu'est-ce que c'est que la vie, je vous l'ai bien souligné avant, je ne sais pas non plus qu'est-ce que c'est que le vécu. Je sais bien qu'on y a accordé, dans une certaine philosophie, beaucoup d'importance, au vécu, mais moi je ne suis pas philosophe, je suis praticien, et ce que je sais c'est qu'un rêve, ça se déchiffre, ça s'interprète mais uniquement à partir du moment où l'analysant le parle.

Ce qu'il y a de fabuleux c'est que ... c'est le fait que ce véhicule qui a toujours été, en lui même, une énigme, si on le parle, alors là on découvre qu'on peut l'interpréter.

A savoir, que c'est précisément au niveau du fait qu'il est parlé, qu'on s'aperçoit qu'il recèle ce qui n'apparaissait pas du tout, d'abord, dans son vécu, qu'il recèle un savoir, et que c'est ça que Freud a désigné sous le nom d'inconscient.

C'est à savoir qu'en disant certaines chose, parmi lesquelles il y a les rêves, parmi lesquelles il y a les actes manqués, parmi lesquelles il y a les mots d'esprit, on en *dit* plus qu'on en *sait*.

Qu'on en sait au sens dont j'ai parlé d'abord, au sens de ce réel ... ce réel qui est descendu du ciel, et même qu'il y a toutes les chances que la langue se soit en quelque sorte formée, cristallisée comme précipitation de ce savoir.

Mais ça ... ça serait en dire plus que nous n'en savons.

Je ne dis pas que la langue ne soit formée que de l'inconscient: non seulement je ne le dis pas, mais il est certain que la langue porte la trace de tout un usage pratique, qui descend d'un tout autre savoir et nommément de ce savoir que j'ai qualifié tout à l'heure de savoir du réel, à savoir de ce que l'homme a fabriqué avec le ciel.

Je ne le dis pas, et je ne le dis d'autant moins que je pense qu'il n'y a que par là, par ce fil là, par le fil de *lalangue*, que nous pouvons justement y lire la trace d'un autre savoir, un autre savoir qui quelque part est à la place de ce que Freud a imaginé, je dis *imaginé*, comme inconscient, et que ce que nous avons à faire, c'est de suivre le fil de cette imagination freudienne, de voir où ça mène, ce que ça veut dire, comment c'est structuré.

Si j'ai mis en avant la fonction de *lalangue* dans la pratique analytique, c'était simplement pour que ... pour que l'analyse ne soit pas une escroquerie. Pour qu'elle ne soit pas une escroquerie, la moindre des choses à faire est de savoir avec quoi on opère.

Je trouve quand même incroyable de dire qu'une pratique qui ne se passe qu'à faire parler quelqu'un, et après tout à l'écouter, voire de temps en temps à y répondre, à intervenir, de dire que la langue n'y sert à rien, à savoir qu'on cherche au delà, qu'on cherche je ne sais pas quoi, par exemple...

La première chose qu'on rencontre c'est la pensée, c'est vrai, c'est ce qu'il y a de plus proche de ce qui s'énonce dans le fait de parler. Les gens, bien sûr, pensent qu'ils pensent, et il est quand même très curieux que ... que c'est ça qui les réveille.

Il est quand même très curieux qu'on n'ait jamais vraiment souligné que la pensée, dans ce que nous pouvons toucher ... [*batte sul microfono*] ... que la pensée est seconde par rapport à la langue — contrairement à ce que certains philosophes de l'école dite de Strasbourg ont essayé de mettre en avant — qu'il n'y a pas de pensée qui ne se supporte de la langue.

C'est très certain.

Il n'y a pas de pensée dicible, en tout cas ... Moi je veux bien qu'il y ait quelque part de la pensée — ce qu'on a appelé généralement comme ça, c'est quelque chose qui faisait référence à des choses qui rentrent parfaitement dans ce savoir, ce savoir céleste dont je suis parti tout à l'heure.

On s'imagine que, de ce savoir, nous sommes le reflet, qu'il y a quelque chose qui s'appelle l'âme qui reflète le ciel.

Je crois qu'à cet égard la reprise de la pratique analytique s'explique — m'a-t-il semblé à moi, mais si quelqu'un trouve mieux je ne vois pas pourquoi je ne lui ferais pas place — par la référence à cette distinction

massive, de ce qui est là présent dans notre pratique comme la langue qu'on parle, dont se supporte le symbolique, du réel, d'autre part, dont nous sommes encombrés, et du fait que l'homme imagine: il imagine tellement fort et tellement bien que c'est ça, en fin de compte, qui supporte sa vie, qu'il imagine au point qu'il ne peut pas s'empêcher de penser que les animaux imaginent également — enfin, pourquoi pas d'ailleurs, ça en a tout l'air, on en est sûr quand on voit qu'ils se comportent comme des fous, enfin, je veux dire qu'ils ont l'air de voir quelque chose qui n'est pas là, qui n'est pas là pour nous, hein?

Cette idée d'image a toujours eu un très grande rôle, et ordonne très très bien un tas de fonctions.

Alors, avec ce noeud, ce noeud triple, ce noeud fabriqué d'une façon qui est une chose que j'ai imaginée, bien sûr ... parce que Freud a imaginé l'inconscient, moi j'ai imaginé ce qu'on appelle le noeud borroméen pour imaginer quel est le rapport de ce symbolique, de cet imaginaire et de ce réel.

Je veux dire que deux ne sont jamais noués que grâce au troisième.

C'est évident, pour voir le lien de l'imaginaire au symbolique il nous faut bien supposer le réel ... qui est le seul qui puisse faire le lien.

Nouer et dénouer le réel et l'imaginaire, c'est ce que le symbolique passe son temps à faire, puisque c'est dans *lalangue* qu'est la distinction de l'imaginaire et du réel.

Mais, ce qu'on ne voit pas assez, n'est-ce pas, c'est pourquoi j'ai avancé ce noeud borroméen. C'est que le lien, le lien très important qui paraît être capital, entre le symbolique et le réel, c'est capital parce que c'est quand même avec l'appareil du symbolique que l'homme a fait descendre ce réel, ce réel céleste dont je parlais tout-à-l'heure, ce réel céleste d'où résulte, pourquoi pas, aussi bien cette bouteille de je ne sais pas quoi, de San Pellegrino, car c'est aussi la conséquence ... la conséquence de notre science.

C'est grâce à ça que nous ne pouvons pas ... comme les taoïstes le conseillent ... le conseillent à très juste titre ... car à partir du moment où nous avons des bouteilles il faut que nous les payions, il faut qu'on les fabrique, il faut qu'il y ait des tas de gens qui en soient les victimes sanglantes, avant que ça nous parvienne, ...

là dans un verre de je ne sais pas quoi ... pliable ... — cette bouteille de San Pellegrino serait totalement superflue s'il y avait des ruisseaux à notre portée, mais bien sûr il n'en est pas question dans Milan ... nous n'aurions qu'à aller en prendre et boire avec le creux de la main ... — c'est justement là que les taoïstes ont interdit même l'usage de la cuillère, enfin, ils l'ont interdit au nom de ... au nom de la vie, tout simplement, n'est-ce pas: parce que cette bouteille de San Pellegrino est aussi mortelle que tout le reste, du seul fait qu'elle existe comme bouteille, c'est-à-dire comme un manie-ment du réel. Tout ceci n'empêche pas qu'au point où nous en sommes, il est important que nous nous apercevions que, même avec ce fait, — que si l'être humain n'était pas un être parlant il n'y aurait pas de bouteilles de San Pellegrino —, tout ceci n'empêche pas le symbolique, à savoir le fait qu'il parle, d'atteindre ce réel sublime de la bouteille de San Pellegrino ... ce réel et ce symbolique, à savoir la bouteille et le fait que je parle ... eh bien, il faut pour les nouer, les nouer tous les deux, le dernier terme de l'imaginaire, car ce noeud, ce noeud entre les trois instances, il n'est, à l'état actuel des choses, qu'imaginable lui aussi.

Et c'est bien pour ça que j'ai avancé ce noeud triple, ce noeud borroméen, que si j'avais un tableau noir je vous dessinerais. Il est très facile de voir, essayez, qu'il y a moyen de disposer trois ronds de ficelle de façon telle qu'une seule des trois, n'importe laquelle, étant coupée, les deux autres soient libres. Je veux dire qu'elles ne tiennent ensemble que par le troisième, le troisième terme.

Ça ne veut donc pas dire que je déprécie quoi que ce soit de ce qui est de l'ordre de l'imaginaire ... si c'est d'en faire l'instance réelle qu'elle est ... tout aussi réelle que le réel, parce que c'est elle qui du réel au symbolique fait le noeud.

Alors, qu'est-ce qu'il en résulte?

Il en résulte ceci: il en résulte que ce que Freud à révélé, c'est qu'un savoir, le savoir d'un autre ordre, le savoir qui n'est pas ce savoir dont l'être parlant a sucé le lait céleste — il l'a sucé jusqu'à en devenir empoisonné, n'est-ce pas? — c'est qu'il y a un autre savoir qui est lisible là où on le peut, ... on le prend là où l'on peut ...

Je trouve qu'on peut, en faisant parler les gens de leurs rêves, de leurs actes manqués, voir de ce qui les fait rigoler, à savoir le mot d'esprit, qu'on peut voir que là ils en savent plus que ce qu'ils ont ... qu'ils ont tiré du ciel.

Ils en savent quelque chose, dont on ne savait par quel bout le prendre.

Et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il y a quelque chose dont on n'a jamais cessé de parler, sur lequel on a même dit qu'on n'a jamais été plus abondant, mais dont on ne sait littéralement que faire quand on essaye de le réduire au savoir ... au savoir ...

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

... contrairement à ce qui est généralement répandu, qu'est-ce que ce que Freud montre ... c'est que l'amour ... enfin ... l'inconscient [...].

Il n'a jamais parlé que de ça, seulement il ne s'en est pas lui-même aperçu, comme c'était ... en somme ... un pervers, à savoir qu'il était hétéroséxuel ... Grâce à des transpositions délirantes, il aimait une femme, la sienne ... il croyait que c'était la sienne. Naturellement elle ne lui appartenait pas plus que n'importe quoi appartient à qui que se soit. Il en avait fait un être de rêve, justement.

Enfin, il s'imaginait aimer ce qu'il appelait «sa femme»: dans son cas c'est tout à fait clair que c'était une perversion ... lui-même en fin de compte a donné les clefs de ceci, c'est à savoir qu'on n'aime pas une femme, on aime une idée ... dans son cas c'est sûr.

Il arrive de temps en temps qu'on aime une femme. Quand ça arrive, c'est très encombrant. C'est même ... c'est beaucoup plus encombrant qu'une bouteille de San Pellegrino.

C'est évident que j'ai pris la bouteille de San Pellegrino parce que c'est un ustensile de notre production. Naturellement les automobiles le sont beaucoup plus, ... en fin de compte c'est pour ça que nous sommes faits, tout le monde peut voir que l'automobile tient beaucoup plus de place dans la vie de l'homme qu'une femme.

Seulement ... il y a l'amour, il y a l'amour qui est cette espèce de biais par où on aime une femme.

Enfin, je n'ai jamais vu autre chose que ... que des manifestations diversement catastrophiques de l'amour. Pourquoi?

C'est justement ce que Freud a permis de mettre en évidence parce que, malgré son amour pour sa femme, il

s'intéressait quand même à d'autres femmes à titre de médecin, nommément aux hystériques, et c'est d'elles qu'il a tout appris. Il a appris ceci: c'est que les hystériques ne survivent que de faire l'homme.

Ça l'a amené à toutes sortes de choses qui s'en sont suivies, à savoir que ça l'a amené à s'interroger sur ce que c'est que de faire l'homme, et comment une hystérique peut faire l'homme.

Il n'a pas tout de suite supposé qu'après tout ... enfin, on ne voit pas pourquoi il lui a fallu du temps pour se rendre compte que les êtres, appelés les humains, quels qu'ils soient, sont sexués, mais qu'on ne sait pas de quel sexe ils sont, ni les uns ni les autres.

Il n'y a qu'avec une analyse qu'on se rend compte comment le sexe, ça vient à faire corps chez cet être parlant — mais que, en tout cas, il y a une seule chose qui est exclue, c'est que jamais puisse s'écrire le rapport d'un être sexué à celui de l'autre sexe: s'écrire d'une façon qui permette de donner corps logique à ce rapport. Et c'est bien pour ça que l'amour ne s'écrit que grâce à un foisonnement, à une prolifération de détours, de chicanes, d'élucubrations, de délires, de folies — pourquoi ne pas dire le mot n'est-ce pas — qui tiennent dans la vie de chacun une place énorme.

Puisqu'en fin de compte, quand on voit quelqu'un sur le divan, de quoi est-ce qu'il vous parle? ... Non seulement de quelle peine il a bien souvent, comme ça, à faire l'amour, mais de quelle peine il a à savoir en fin de compte qui il aime.

Si on parle tant de ça, c'est tout de même ce qui dénonce que les êtres ne sont pas prédestinés, comme on dit, comme on l'a imaginé ... que les êtres qui s'aiment ne sont pas eux-mêmes, ceux qui s'aiment heureusement, c'est-à-dire toujours par une cascade de malentendus, n'est-ce pas ... ils ne sont pas prédestinés depuis toujours l'un à l'autre.

Il y a toujours un moment, quand c'est bien l'amour, enfin on se l'imagine, mais enfin, il y a toujours aussi un moment où on en déchante, et c'est quand même quelque chose qui est sérieux ... qui est terriblement sérieux, parce qu'il n'y a qu'à voir la place que ça tient dans la vie de chacun.

Si on peut arriver à situer les choses de ceci, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ceci au niveau du réel ... je ne tiens pas du tout à ce que ce soit le couronnement de la création.

De la création, il faudra que je vous en parle, mais je ne peux pas parler de tout aujourd'hui.

Peut-être que chez les animaux non plus il n'y ait pas de rapport sexuel, puisqu'il faut qu'il leur arrive je ne sais quoi de physiologique qui s'appelle le rut, pour qu'ils s'intéressent, enfin, provisoirement à ... à quelque chose de l'autre espèce. Mais justement, enfin, il semble que là, malgré qu'il ne soit que syncopé, il y ait un rapport ... un rapport pour l'autre de l'autre sexe en tant qu'il est de l'autre sexe.

Mais chez l'être parlant, selon toute apparence, ça n'est pas le cas, il faut que l'être parlant arrive à ...

— je sens que je m'aventure ... Vous devez sûrement être fatigués d'entendre des choses qui, en fin de compte, sont tout à fait nouvelles puisque, mise à part dans ma bouche, on ne les trouve nulle part, à l'heure qu'il est, bien sûr.

Enfin, bien sûr, je m'en fous ... peut-être on trouvera ça dans toutes les bouches dans vingt ans, ça sera une nouvelle épidémie, ... tout le monde sera lacanien, c'est-à-dire aussi bête qu'avant, n'est-ce pas? C'est pas parce qu'on dira les choses que je dis, que ça rendra plus intelligents, puisque *intelligere* c'est savoir lire les choses au niveau de ce qu'on entend, au niveau de ce qui se dit, au niveau des faits, parce qu'il n'y a pas d'autre fait que ce qui se dit: ça c'est savoir lire. Quand tout le monde répéterait ce que je raconte et que ça n'avancerait en rien, ça voudrait dire qu'on a trouvé... une nouvelle rivière à descendre n'est-ce pas?

Il y a quand même quelque chose que la biologie est arrivée à trouver. Ça n'a aucune conséquence. La biologie s'est quand même aperçue de cette chose frappante: c'est que le sexe, la reproduction sexuée, est strictement co-dimensionnelle à la mort, à la mort des corps, des corps qui sont reproduits dans la reproduction sexuée.

Est-ce que vous croyez que ça fait le moindre effet dans la cogitation des êtres parlants?

Absolument aucun.

Absolument aucun parce que il aurait pu par exemple leur venir à l'idée que la mort, c'est ce dont ils n'ont aucune espèce d'idée.

Il n'y a pas, contrairement à ce que l'on dit, d'angoisse de mort, puisque tout homme se croit immortel.

On l'a assez vu s'étaler, dans toutes les croyances: il ne peut pas se penser mort. Il a les meilleures raisons pour ça. Toute angoisse est une angoisse de vie, c'est la seule chose qui angoisse: que vous deviez vivre encore demain, c'est ça qui est angoissant.

La mort, on en a aucune espèce d'idée. C'est pas la peine non plus de la mettre du côté du réel, c'est un réel qui ne compte pas, puisque le réel ... C'est bien pour ça d'ailleurs, c'est dans l'éternelle giration céleste que se forme le savoir humain, et qu'il est conçu comme devant justement durer éternellement. Alors, l'être parlant vit de cette éternité, il vit la mort comme fonction temporelle ... Je n'ai jamais vu trace de quoi que ce soit qui soit de l'ordre de l'angoisse de mort.

J'ai vu une volonté d'en finir avec la vie, c'est-à-dire de ne plus vouloir rien savoir: c'est le motif du suicide.

Comme je l'ai dit quelque part — je l'ai dit sans le moindre scrupule, hein? — à la télévision: le suicide est le seul acte, pour parler d'acte: «*Im Anfang war die Tat*», dit Goethe, et il ne se rend pas compte qu'il dit exactement la même chose que ce qui était dans l'Évangile, à savoir que «*Im Anfang war das Wort*»: car c'est exactement la même chose: s'il n'y avait pas de *Wort*, de verbe, il n'y aurait pas d'action, de *Tat*.

En tout cas, la seule action qui puisse être réussie, et qui va dans le sens de rien vouloir savoir, c'est le suicide — c'est bien pour ça qu'il est généralement, comme toutes les actions humaines ... qu'il est généralement raté.

Mais ce n'est pas pour ça qu'il est une action plus recommandable, puisque c'est ... c'est renoncer, c'est donner sa démission, devant la seule chose qui vaille la peine, à savoir ce que c'est que savoir ...

Alors, bien entendu, il y a des tas de questions, là, ... qu'on m'a posées. On m'a posé des questions sur la *Marxlust*, puisque l'autre jour j'ai raconté ça dans un coin ... j'ai dit que la *Mehrwert*, c'était peut-être la *Marxlust*.

Je ne sais pas très bien qu'est-ce que c'est que la *Marxlust*: ce que je sais c'est que le marxisme a eu son résultat, un résultat étonnant: de faire collaborer les ouvriers à l'ordre capitaliste en leur redonnant le sentiment de leur dignité ...

Que ça soit ... comme ça, arrivé un truc pareil ... c'est quand-même plus fort que ce que pourraient jamais arriver à faire les analystes.

Les analystes, ils disent qu'ils sont là ... enfin ... quand on a une crise. Crise qui peut vraiment mettre en question ... mettre la question du savoir sur la sellette d'une façon telle qu'on ne voudrait plus rien savoir ... enfin ... que l'être espèce humaine ... en finirait avec cette chose dont elle ne s'est jamais occupée, à savoir de la terre.

Je ne sais pas si les analystes arriveront à persuader la plus grande part de ceux autour de quoi nous vivons, c'est-à-dire les malades — les malades du réel, n'est-ce pas?

Je ne sais pas s'ils arriveront à remplir ce à quoi, si je puis dire, ils sont appelés, appelés par la voix de tout-le-monde, enfin, de tous les névrosés en particulier. Je ne sais pas s'ils y arriveront jamais, parce que il y aurait beaucoup de travail pour ça, il faudrait qu'ils prennent leur fonction au sérieux d'abord, c'est-à-dire qu'ils la prennent par le bon fil, par le droit fil.

Il y a une chose certaine, pour ce qui est de Marx ... d'avoir mis la classe ouvrière, comme on dit ... de l'avoir remise au pas, de lui avoir donné l'idée que c'est elle qui porte, qui porte en elle l'avenir, ce qui fait qu'en se sentant responsable, bien sûr ... Il n'y a pas de meilleur ouvrier que l'ouvrier marxiste, je veux dire communiste ...

C'est quand-même un résultat fabuleux, et qui doit quand-même nous inspirer, à nous aussi, une certaine humilité pour que quelqu'un qui ... au nom de je ne sais quoi, au nom d'un mythe, d'une espèce de petite turbulence qui s'est passée pour un moment justement autour du principe du plaisir, qui s'est passée en France, et dont tout-le-monde a pu voir que le résultat était un renforcement du servage d'avant ... que ça ait pas du tout arrêté Marx, et que élucubrants sur le capital il soit arrivé à faire que les ouvriers font la grande partie, c'est-à-dire soient disciplinés, c'est-à-dire ne foutent pas tout en l'air — ça peut laisser de l'espoir à ce qu'on appelle, enfin, des analystes ... Peut-être, aussi, ne sont-ils pas à la hauteur parce que, ce dont s'agit, c'est évidemment du tout, c'est-à-dire du sort de cette espèce insensée, de cette espèce foisonnante qui est l'espèce humaine.

Il faut dire que ce n'est pas tentant d'être analyste, parce qu'on a de tels exemples d'où aboutit l'espoir, que c'est même un peu désespérant d'aller se fourrer dans ce trou-là.

Si on faisait vraiment son travail, c'est à dire si on savait épeler, si on sentait quelque chose de l'expérience à laquelle les gens s'offrent ... ils sont malades du biais par [...] le réel.

Si un analyste tout de même trouvait quelque chose qui aille un peu plus loin que ce qu'a trouvé Freud ... Ça ne s'est encore jamais vu ... jusqu'à un certain point, je vous dirai, même pas moi ... J'essaye d'établir les conditions pour que ça se trouve, je veux dire de se débarrasser d'un certain nombre de préjugés; apprendre à lire fraîchement; ne pas se référer à des modèles archaïques qui de toute façon sont rendus périmés par le point où nous on a fait venir le savoir, le savoir scientifique; essayer, ce savoir, de s'en aider comme prise et comme modèle, mais sans trop limiter ... enfin, je le dis: simplement apprendre à savoir lire la façon ... par quel biais les gens sont coincés, les gens sont surpris, par quel détour au milieu de toutes les faveurs, si je puis dire, de la fortune, quelque chose surprend qui fait que ça craque.

Essayer de s'en sortir ... de s'en sortir de quelque chose qui a beaucoup servi jusqu'à présent, et qui servira sûrement encore, à savoir: de la religion.

Il y a quand-même quelque chose sur quoi je voudrais interroger le groupe pour qui je parle aujourd'hui, n'est-ce pas: que est-ce que veut dire le titre: Communion ... et Libération ...?

La libération ... on ne peut pas dire que mon discours vous promette une libération de quoi que ce soit, puisqu'il s'agit, au contraire, de coller à la souffrance des gens dont vous ...

Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, mais, si on m'interroge, je dirais comment ça peut arriver qu'on se fasse analyste, et quel biais ... Je ne peux pas parler d'un tas de choses. Il y a quelque chose que j'ai raconté ... qui s'appelle dans mon école: *la passe*.

C'est une expérience absolument stupéfiante. C'est quelque chose que j'ai proposé pour les gens au moment où ils veulent devenir analystes.

Ce qu'on aperçoit de là, à savoir de ce moment de

Si vous m'expliquez quelle communion, peut-être je commencerais d'entrevoir. Le psychanalyste, lui, bien sûr, est le moins libre des hommes, mais ça n'empêche pas que ça ne le fait pas communier en quoi que ce soit avec les autres analystes.

L'expérience est démonstrative, de sorte qu'à l'envers il est aussi la sorte d'objection que je fais, je vous dis, à ce drapeau.

Q'est-ce que veut dire «Communion et Libération»?

Que quelqu'un me réponde.

Ranchetti, répondez ... [*voci sul fondo*].

Non, je vous prends parce que je vous suppose capable de parler avec moi, puisque personne ... que tout le monde la boucle.

Si ça sert, ma question ... je veux dire par là que si vous m'expliquez, j'arriverais peut-être à comprendre ... si tant est qu'on comprenne jamais quoi que ce soit.

[*alcuni secondi di silenzio*]

... qu'est-ce donc qu'on libère, quel que soit ...

Lacan: Ranchetti, vous avez bien entendu ce que je viens de dire ...

Ranchetti: J'ai entendu très bien, j'ai entendu les mots que vous avez dits, mais pas la question que j'ai entendue ...

Lacan: Oui ...

Ranchetti: ... je dois dire ...

Lacan: Quelle est la sorte de communion qui libère?

Ranchetti: ... je dois dire qu'il faut que vous vous adressiez mieux, parce que je n'ai rien à faire avec ça.

Lacan: Non — mais quelle est la sorte de communion, Contri, qui libère?

Contri: Je dois à mon tour vous poser une question.

Lacan: Oui ...

Contri: Quelle est la pertinence de votre question, à partir de quoi vous la posez?

Lacan: A partir de tout ce que je viens de dire, à savoir du fait que je n'ai pas laissé, à tout ce qui est un fait d'urgence, enfin, la façon dont je situe historiquement l'analyse, je n'ai pas laissé même entrevoir qu'il puisse y avoir des lendemains en tout ça, en quoi que ce soit libérateurs.

C'est parce qu'on en saura un peu plus sur le fait, qui, lui, restera inébranlé, n'est-ce pas, qu'il n'y a pas de rapport sexuel chez l'être parlant, c'est pas parce qu'on